

## Brouillon rédactionnel 3/8

**Auteur : Feraoun, Mouloud**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

15 Fichier(s)

### Description & analyse

Descriptionle contenu semble avoir été bien élaboré avant la mise en texte, compte tenu du nombre insignifiant de corrections.

Analysele troisième cahier des huit, ajouté ultérieurement et différant des autres par rapport au contenu (le développement de la trame de Mokrane).

Auteur de l'analyseResztak, Karolina (28.09.2019)

Contributeur(s)Resztak, Karolina

### Informations générales

LangueFrançais

CoteNUM\_REC\_MAN\_LECHQUIMO\_3

Nature du documentmanuscrit

Collation

- 16 pages grands carreaux dont seules 10 rédigées
- cahier "Jeanne d'Art" à couverture orange

État général du documentBon

Localisation du documentFondation Mouloud Feraoun

Villa C93, Parc Miremont, Air De France

Bouzaréah, Alger

Algérie

Courriel : mouloud.feraoun.official@gmail.com

### Informations éditoriales

Publicationédition originale : Feraoun Mouloud, *Les Chemins qui montent*, Paris : Le Seuil, 1957, coll. "Méditerranée", 253 p.

# Présentation

Genre Récit

Mentions légales Fiche : équipe Manuscrits francophones, ITEM (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la fiche Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Karolina Resztak](#) Notice créée le 28/09/2019 Dernière modification le 01/09/2022

---

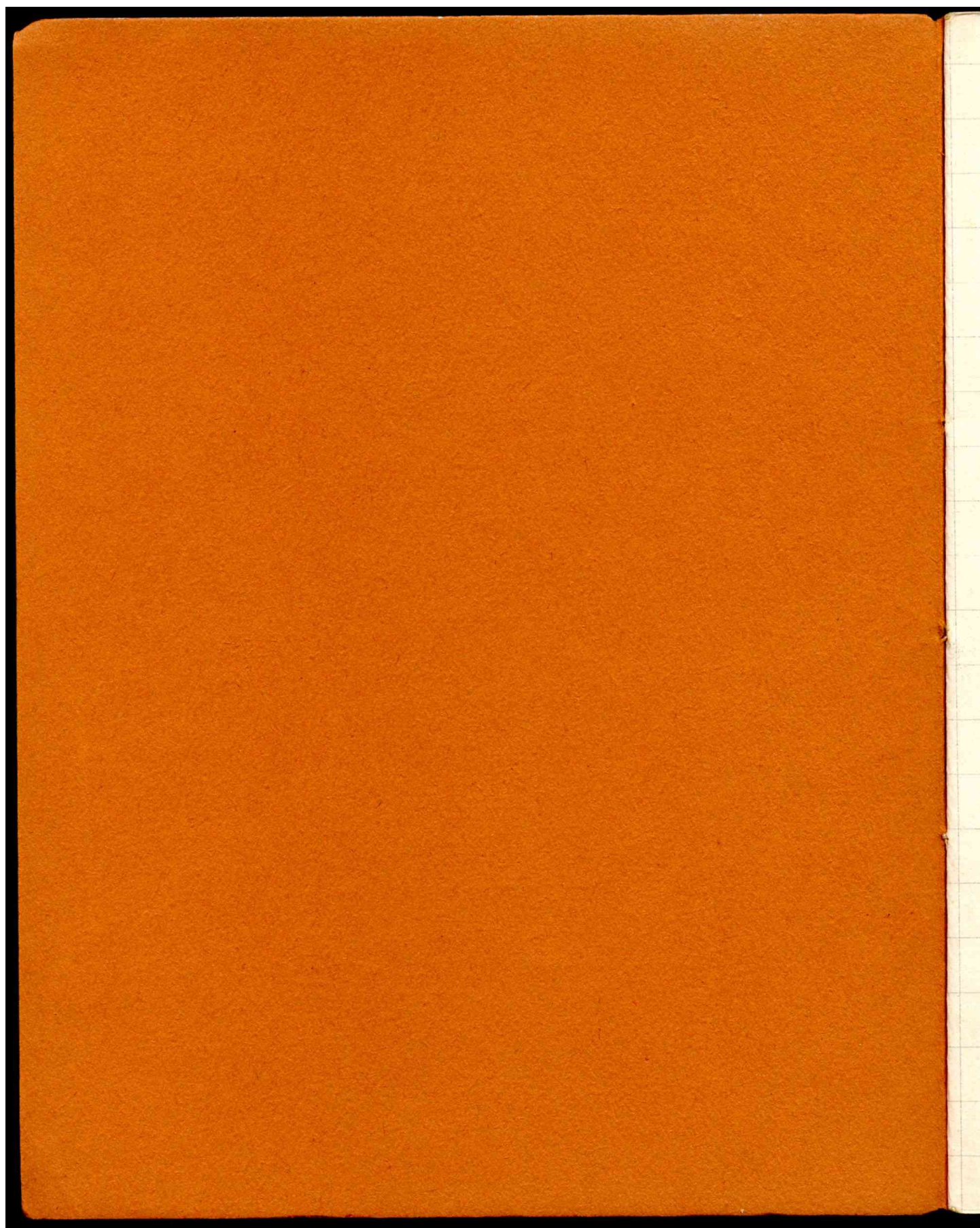
*Chemins*

*3*



JEANNE D'ARC





Le ~~fut~~ le lendemain soir seulement qu'il entra  
"chez sa femme", conformément à la coutume. Il avait  
attendu que la nuit fût tombée tout à fait. Le village  
était plongé dans l'obscurité et le silence. Tout le monde se  
préparait à dormir ou dormait déjà. Une demi-douzaine de  
ses amis avaient tenu à rester avec lui jusqu'au dernier  
moment. Maintenant c'étaient eux qui l'encourageaient  
à "entrer" car il était un peu ému.

— Ecoute, lui dirent-ils, il ne faut pas hésiter. Tu forces  
tout suite sinon, tu es fichu. Tu forces et après tu  
tires ton coup de fusil pour avvertir que c'est fait.  
Tu n'as pas besoin de demeurer avec elle toute la nuit.  
Sois tout de suite, nous retournerons au café jusqu'au  
matin. Elle n'aura qu'à se débrouiller.

— Non, répondit Mokram, le coup de fusil, d'accord, je  
vais le tirer mais je ne sortirai pas. Ne m'attendez pas.  
Il n'était pas sûr de pouvoir "forcer" <sup>immédiatement</sup> et il  
préférait les éloigner.

— Ce sera comme tu voudras mais dans ce cas, va vite  
nous chercher les beignets et les œufs.

Les beignets et les œufs étaient obligatoires aussi. Un cadeau pour les Copains qui ne se mariaient pas sans quoi une coutume ancestrale leur donnait le droit de vous envoyer des Cailloux sur la toiture, de vous casser des trilles ou même de vous adresser quelques brocards à travers la porte, de tout pour vous gêner, empêcher ce que d'accomplir ce que l'on attend ou mari et si possible de vous ridiculiser à jamais.

— Bon, les beignets vous ayez raison mais en retour, je vous demande de veiller un peu à ce qu'on ne me laide pas tout de même. Il y a ces traites de l'autre Karouba, je n'ai pas confiance.

— Ne tracasse pas. Nous veillerons. Ne perds pas ton temps dès qu'on aura entendu le jétaré personne ne songera plus à t'inquiéter. Vite, le jétaré.

— Un dernier conseil, ajouta le plus malin de la bande. Ne te laisse pas impressionner par la petite. C'est à elle de te craindre. Tu saisis? une mine sévère, brutale. Tiens, comme ça! Parle fort et ne la supplie pas. Tu n'as pas à supplier. Sinon, tu es fichu.

Lorsqu'il "entra", il jeta un regard méfiant au fusil qui l'attendait près de la porte et cria d'une grosse voix courroucée

— Allez vite, donne-moi les beignets ~~mar~~

mais il ~~n'a pas~~ <sup>seulement</sup> la regarda et ses yeux restaient fixés  
au sol, et il n'aurait pu dire ni comment elle était ni où elle  
se tenait ni ce qu'elle faisait. Il ne voyait rien. Et la lumière  
du quinquet l'avait ébloui comme une chauve souris ou alors  
c'était un sacré brouillard qui lui cachait tout. Il reçut le  
couffin <sup>de gâteaux</sup> contre la figure, le saisit fébrilement et s'éclipsa en  
ajoutant d'une voix mal assurée :

— Prépare le thé, hein !

Cette fois il l'entendit qui répondait le plus naturellement  
du monde :

— Nous savons qu'il faut préparer du thé, le thé est là.

— Ça s'annonce mal, se dit-il, pendant qu'il courait vers  
ses camarades, je manque de cran. Je suis bête, bête !

Il ne s'attarda pas à la gema, résolu à affronter  
l'épreuve, tout de suite. Il trouva ~~la~~ Ouiza assise sur  
une couche épaisse qu'elle avait arrangée et examinant  
tranquillement quelques ~~photo~~ <sup>quelques jours auparavant</sup> cartes postales qu'il avait  
fixées aux ~~murs~~ <sup>murs</sup> pour embellir la pièce et qu'elle venait  
d'arracher sous sa main. C'étaient de belles filles aux joues  
écarlates, aux cheveux dorés et qui souriaient de toutes leurs  
dents à qui voulait bien les regarder.

— Tu les connais, lui dit-elle, en le regardant franchement, dans les yeux. "Savoir poudrer!"

— Ouais. Des Parisiennes.

Il se tenait debout devant elle, <sup>Ce regard tranquille l'incommoda.</sup> ~~ne sachant que faire.~~

Elle-même était poudrée, comme les Parisiennes, ses mains et ses pieds étaient teints au henné, elle avait deux colliers au cou et se tenait sur le lit enroulée dans ses robes neuves. Elle paraissait gênée dans son accoutrement mais lui ce n'étaient pas ses habits qui l'embarassait<sup>ent</sup>. Il n'osait ni s'asseoir ni s'approcher. Il ne savait quoi <sup>faire</sup> et attendait vaguement qu'elle eût la gentillesse de briser la glace d'attaquer. Oriza ne broncha pas.

— Ce fusil m'énerve, murmura-t-il, et les autres attendent.

— Qui est ce qu'ils attendent?

— Que je tire.

— Eh! bien, tu n'as tiré.

L'idée lui parut lumineuse. Oui, tirer son coup de fusil, à l'avance. Eloigner les jeunes, signifier à tous que c'était réglé. Et la mère entendrait, serait contente, se dirait: «

— Ça <sup>Après</sup> est, mon fils est un homme.

Alors, il prit le fusil et Oriza se boucha les oreilles.

Après quoi, il avait toute la nuit devant lui. Alors

il prit le fusil et Ouiza se boucha les oreilles.

— Maintenant, on est tranquille, conclut-il, après la détonation.

— Oui on est tranquille, reconnut Ouiza, en continuant de tourner et de retourner les cartes postales.

Puis de nouveau, ils se turent. Il ~~ne~~ songea que ce coup de fusil lui faisait ~~naître~~ qui rassurait ses parents l'obligeait, lui, à ne pas flancher. Et cette idée qui s'insinua tout doucement à lui sans son esprit commença de le troubler.

— Il le faut, il le faut, se disait-il. Heureusement que la nuit est longue. J'ai tout le temps...

Il voulut s'asseoir près d'elle mais elle s'éloigna poliment en souriant et en rougissant.

— Mais j'ai tiré le coup de fusil, cria-t-il avec dépit.

— Il ne fallait pas le tirer.

— ~~Mais~~ <sup>Et</sup> les autres qui écoutaient?...

— Alors il fallait le tirer.

— Ne te moque pas de moi, fille d'Ahmed. Je suis mauvais,

<sup>vois-tu?</sup> ~~Je ne~~ <sup>vois-tu?</sup> ~~Allez~~, verse-nous du thé.

Elle ne répondit pas et versa du thé. ~~A ce moment~~, Il voulut de nouveau s'approcher, il essaya même de lui prendre le bras. Elle posa la théière devant lui et s'installa sur sa

Conche en lui tournant, le ros.

— C'est clair, pensa-t-il, elle ne <sup>cède</sup> ~~rent~~ pas. Cette créature va me ridiculiser : je ne ferai rien. Bon Dieu, <sup>Scis-je</sup> ~~je suis~~ un homme ou quoi?

Il but son thé, tout seul, l'air sombre, pour bien lui montrer qu'il était décidé à en finir. Mais il était prodigieusement contrarié par le coup de fusil et par l'attitude hostile de Buiza. Buiza ne semblait pas le craindre : <sup>mais elle persistait</sup> elle était ~~décidée~~ à le repousser, faisait mine de pas comprendre, en tout cas refusait de ... l'aider. fermement. C'est ce qu'il comprenait.

— Je me jette sur elle, brutalement. Je lui ferme la bouche et en une seconde ~~ce sera fait~~...

L'inconvénient c'est qu'il se sentait sans force et lucide. <sup>S'envig de forces ne venait pas.</sup> Absolument lucide. Un peu intimidé aussi. La petite attendait peut-être cette brutalité. Elle se contenta de se coucher sagement et de s'envelopper dans les draps. C'était elle qui le laissait se débrouiller. <sup>Elle refusait même le dialogue et sans</sup> ~~ils n'avaient pas échangé dix répliques~~ <sup>toute commençait à le mépriser.</sup>

Mokrame passa de l'énervement au désespoir et du désespoir à l'affolement. Il prit sur l'étagère une demi-bouteille d'anisette, se versa un <sup>grand</sup> verre qu'il but sec et souffla la lampe.

— Maintenant nous allons voir, se dit-il. <sup>c'était ailleurs une façon de parler.</sup>

Il chercha sa place dans l'obscurité et s'allongea tout près d'elle.

(Sa tête  
bourse  
Corpo:  
Il se  
n'avait  
d'emp)

là, à l'obscurité il attendait <sup>l'instant</sup> propice et ne demanderait pas son avis. Oui, il allait se préparer.

— Il le faut, il le faut, répétait-il. <sup>À présent sa tête</sup> Sa tête tournait... Et il souriait tout seul de sa bêtise... «Facile, facile». Qui de mes Copains ne voudrait pas être là, à ma place, les salauds! J'ai une femme moi. Une poulx. Oh! C'est bien. Je suis bien tombé. <sup>Sa tête était brisée. Elle se mit à tourner.</sup> Ses yeux se fermaient.

Sa tête revenait lourde, son Corps s'engourdisait. Il se dit que rien n'avait plus d'importance.

<sup>Il s'endormit dans un sommeil parfait.</sup> Irrésistiblement et il se mit à ~~confler~~ <sup>cessa de se tourmenter.</sup> Voilà deux nuits qu'il n'avait pas dormi.

Il s'éveilla en sursaut, <sup>la gorge serrée par une crispation au grès,</sup> et essaya de percer l'obscurité de ses yeux hagards. Le sang affluait à son visage. Il était furieux et se sentait fort, prêt à cogner. Il se jeta <sup>égaré</sup> sur Olira qui dormait. Et avant qu'elle revînt de son sommeil, l'affaire était réglée. Elle ne poussa qu'un petit cri <sup>mais</sup> et ne réussit pas <sup>à se réveiller</sup> à se réveiller. Il se leva triomphant pour sortir, lui fit dit d'un ton supérieur:

— Fille d'Ahmed, tu peux pleurer, je suis un homme, moi!

Et il claqua la porte. Juste à ce moment leur Coq se mit à chanter. Il allait faire pour <sup>il</sup> avait donc échappée belle. Il se sauva à toutes jambes, afin d'éviter <sup>quelque</sup> toute rencontre. L'air du matin le réveilla tout à fait, il était tout seul de joie, en descendant vers le gourbi, près

de la fontaine où il comptait <sup>reprandre son homme et</sup> s'enfermer jusqu'au soir -

Il ne dormit que quelques heures sur le foin. Il se réveilla pour penser de nouveau à son exploit et la vie lui parut belle. Il imaginait sa mère, sa belle sœur, sa belle mère, d'autres femmes toutes accourues pour voir et n'étant déçues ayant constaté que tout tout s'était bien déroulé, que la fête était terminée et qu'il fallait désormais compter dans le village un homme de plus, une femme de plus. Et dans un proche avenir <sup>survenant</sup> un bambin qui se mettrait à grandir et en attendant d'autres bambins.

— N'allons pas trop loin, se dit Mokrane.

L'image de Dehbia surgit subitement dans son esprit. A vrai dire, il n'en avait pas oublié la petite Chrétiennine et même la veille, à côté de Ouiza, il y pensa comme malgré lui. Il revoyait son beau sourire et songea une seconde que, si c'était elle, qui était là, sur le lit, il aurait <sup>été</sup> peut-être plus éloquent. Maintenant il s'attendrissait et la prenait un peu en pitié.

— Oh! si je la rencontre, se promet-il, je lui adresserai un sourire. Il faut tout au moins qu'elle constate ce sera une manière de lui rester fidèle. Tout au moins ~~du~~ des yeux. Sans léser Ouiza, bien sûr.

Le hasard voulut qu'il la rencontrât précisément  
comme il rentrait au village. Elle descendait à la fontaine avec  
sa mère et Kheloudja. Il les croisa plein de confusion parce  
que Nana Melha, lui faisait chaque fois une tête effrayante  
qu'il préférait éviter.

— Qui est-ce que ça va être aujourd'hui, se dit-il. Elle va  
sûrement m'insulter. Avançons.

Il avança. Les deux femmes passèrent : il leur  
avait tourné le dos. Dehbia qui l'avait vu venir était restée  
en arrière. Lorsqu'il voulut continuer sa route, il la  
trouva en face de lui, tout près. Son cœur battit  
précipitamment et il ébaucha un sourire.

— Fumier, lui <sup>envoya</sup> glissa-t-elle, au visage, en français.

Il reçut l'insulte, comme un crachat et ~~se~~  
passa<sup>11</sup> essuya machinalement la joue.

— Petite crapule, pensa-t-il, elle crève de jalousie. Donc  
elle tient <sup>encore</sup> à moi. Alors que j'ai voulu simplement  
me moquer d'elle. Me payer sa tête, pas plus.

Et il alla chez lui. Mais il n'avait plus hâte d'arriver  
à la maison. ~~Il oubliait~~ <sup>et</sup> qu'il la fâchait qu'il ressentait tout à  
l'heure tomba d'un seul coup. ~~et il n'avait plus envie de sourire.~~

